MOISAN, Clément, *L'âge de la littérature canadienne*. Essai. Collection Constantes, Éditions HMH, Montréal, 1969. 193 p.

Roger Duhamel

Volume 23, numéro 4, mars 1970

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302944ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302944ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Duhamel, R. (1970). Compte rendu de [MOISAN, Clément, *L'âge de la littérature canadienne*. Essai. Collection Constantes, Éditions HMH, Montréal, 1969. 193 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 23(4), 628–630.
<https://doi.org/10.7202/302944ar>

MOISAN, Clément, *L'âge de la littérature canadienne*. Essai. Collection Constantes, Editions HMM, Montréal, 1969. 193 p.

S'il existe encore des esprits chagrins empressés à prétendre que la littérature canadienne n'existe pas, quelle sera leur confusion d'apprendre qu'il y en a deux ! L'une et l'autre sont encore marginales, elles sont en voie d'épanouissement. Ces littératures, la francophone et l'anglophone, s'inscrivent dans la perspective des deux solitudes auxquelles Hugh MacLennan a fait un sort romanesque. Tout en s'ignorant réciproquement, elles ont suivi une évolution parallèle, les expériences poursuivies par les écrivains canadiens-français et anglo-canadiens se recoupant assez exactement.

Un professeur de l'Université Laval, M. Clément Moisan, s'est interrogé sur *L'âge de la littérature canadienne*. Ce spécialiste de Bremond s'est improvisé avec bonheur comparatiste, dressant le calendrier des problèmes intellectuels qui se posent aux deux groupes ethniques du Canada. Bien qu'il ne s'agisse que d'un survol rapide, cet essai solidement documenté ouvre des avenues à des recherches ultérieures dans un domaine demeuré jusqu'à présent en friche.

Première constatation, qui semble avoir beaucoup surpris M. Moisan: de chaque côté de la barricade, ce sont "les mêmes données, les mêmes problèmes, la même évolution". Cette parenté n'est pas fortuite. Qu'ils s'expriment dans l'une ou l'autre langue, nos écrivains traitent d'une réalité très voisine. En outre, leurs œuvres portent également le sceau d'une illustre et encombrante origine, elles dérivent des deux littératures les plus presti-

gieuses du monde occidental. L'écrivain canadien se trouve acculé à un "dilemme tragique: ou il s'exprime dans une forme créée par lui et il n'est pas compris à l'étranger; ou il adapte à sa matière des formes appartenant à d'autres et il n'est pas original".

Cette difficulté se répercute chez les lecteurs. La barrière de la langue ne m'apparaît pas comme un obstacle majeur, du moins auprès des Canadiens français qui lisent. J'estime même qu'on gaspille de l'argent et de l'énergie à la traduction d'œuvres qui perdent dans ce transfert beaucoup de leur saveur originale. M. Moisan souligne opportunément que "le Canadien français cultivé qui doit se tenir au courant de la littérature française et canadienne-française, qui, en plus, doit s'intéresser aux principales œuvres des littératures étrangères, n'a pas de temps, semble-t-il, à consacrer à la littérature canadienne d'expression anglaise". Ce n'est pas qu'il la méprise, c'est tout simplement qu'il l'ignore et que son plaisir l'entraîne vers des prairies plus verdoyantes. La liberté de lecture est tacitement reconnue dans la Déclaration des droits de l'homme . . .

Les littératures canadiennes se débattent entre deux facteurs à la fois complémentaires et contradictoires : l'éloignement de la source originelle de la langue et la parenté linguistique avec l'ancienne métropole. Il s'ensuit des tiraillements et des impatiences. Pour rompre le cercle, Crémazie recommandait naïvement de recourir au huron ou à l'iroquois, M. Albert Pelletier proposait naguère quelques solutions loufoques, cependant que la jeune génération revendique avec rage et désespoir une revalorisation de notre parler populaire. Crise passagère, puisqu'il s'agit d'une voie sans issue.

Nos concitoyens anglophones ressentent une gêne analogue. Dans une étude qu'il soumettait à la Commission Massey-Lévesque, M. Henry Alexander attribuait les déficiences de la langue écrite à l'abandon des langues classiques comme matière d'étude. M. Moisan ajoute : "Si l'on ne veut pas revenir aux humanités gréco-latines, il faudra trouver le plus tôt possible d'autres méthodes qui auront au moins autant d'efficacité pour corriger et enrichir la langue." Ces méthodes, rien n'indique qu'on les ait découvertes. Enregistrons l'aveu attristé du professeur bien placé pour savoir de quoi il retourne : "Aussi les étudiants qui sortent de l'université, même des facultés des lettres et des arts, sont-ils très souvent des illettrés supérieurs qui ne sauraient pas écrire une page en bon français ou en bon anglais." Dans ces conditions, comment éprouveraient-ils la passion de l'écriture, voire de la lecture ?

M. Moisan s'efforce, au cours de son enquête d'une probité exemplaire, de ne laisser dans l'ombre aucun aspect de la question. Il interroge éditeurs et libraires. Ces derniers soutiennent que le livre canadien ne représente au mieux que le dixième de leur chiffre d'affaires; bon nombre d'entre eux considèrent ce pourcentage comme un plafond et ne consentent pas un effort soutenu pour le modifier à la hausse. Est-il tout à fait juste cependant, comme ne se privent pas de le faire plusieurs écrivains anglo-canadiens, de reprocher aux éditeurs indigènes leur manque d'initiative

et d'audace ? Ils ont fait preuve en ces dernières années d'un esprit éclairé et ce n'est pas entièrement leur faute si les œuvres qu'ils lancent rejoignent péniblement leur clientèle.

Les chapitres les plus intéressants, les plus neufs aussi, de ce tour d'horizon précisent l'état actuel des deux littératures : "Si le théâtre canadien sort à peine de l'enfance, et le roman de l'adolescence, la poésie, elle, a atteint, depuis quelques années déjà, l'âge de la majorité et même de l'émancipation." Les commentaires de M. Moisan sur le concrétisme et la poésie *infra* révèlent autant de finesse que d'abnégation. Saviez-vous par exemple que d'après M. Raoul Duguay, le poème est "une structure sonore à base bilabiodentale fricative (qui) scande les rythmes intérieurs" ? L'hermétisme pseudo-scientifique nous aura fait beaucoup de mal.

ROGER DUHAMEL